

Libération

Témoignage de Guy Colonge (Bi-Au 38-42), engagé volontaire libération de la France

Préambule : En octobre, novembre 1942, j'étais en cantonnement à Trein d'Ustou près de Saint-Girons dans l'Ariège, en attente de mes 18 ans, comme une soixantaine de camarades, pour un engagement dans l'armée d'Armistice. On nous occupait à divers travaux de casernement et d'éducation physique.

Un coup de tonnerre vient ébranler cette quiétude. Les armées américaines et britanniques débarquent à Casablanca, Oran, Alger, Bône ; l'armée de Rommel chassée de Libye se replie sur la Tunisie pour gagner l'Italie par la Sicile. L'armée française de Tunisie s'oppose, comme elle peut, au passage des troupes allemandes et surtout évite l'invasion de l'Algérie. En métropole, les Allemands occupent la zone libre, la flotte de Toulon sous les ordres de l'amiral Laborde se saborde, l'armée française est dissoute.

A Trein d'Ustou les nouvelles nous parviennent difficilement par quelques postes de radio plus ou moins clandestins et privés. Notre encadrement était au courant de peu de choses.

Les cerveaux des jeunes commencent à bouillonner. Si les troupes françaises d'AFN se mutinent et s'associent avec celles des USA pour la lutte contre l'Allemagne, pourquoi ne pas se joindre à elles en traversant l'Espagne dont les autorités, dit-on, sont conciliantes ? Surtout qu'il n'y a plus d'unités en France puisque dissoutes par les " nazis ".

Ces rumeurs, sans fondement hélas ! ont emballé une trentaine de " cadets " comme on disait alors, dont je faisais partie, et nous avons décidé de tenter l'aventure, c'est-à-dire de rejoindre l'AFN et de nous engager dans les troupes françaises.

Sans rien dire à nos surveillants et surtout à notre capitaine commandant la base, en pleine nuit, le 30 novembre 1942, nous nous sommes échappés, comme des voleurs en emportant qui une paire de chaussures, qui un chandail et tous un petit casse-croûte économisé sur nos repas de la veille afin d'étouffer les soupçons possibles.

Sans trop de difficultés, près du port Salau, nous avons atteint la frontière située sur la crête de la muraille des Pyrénées à 2500 mètres d'altitude, par des sentiers de chèvres au bord de précipices de plus de 100 mètres.

A deux heures de l'après-midi - nous étions partis dans la nuit vers une heure du matin - nous pouvions contempler la vallée d'Ustou pleine de soleil vers Saint-Girons à plus de 40 kilomètres et là, les trente camarades, nous nous sommes mis au garde-à-vous tournés vers la France ; nous avons tous juré de ne plus reculer dans notre entreprise et quoi qu'il arrive de servir notre Patrie avec courage et dans l'honneur ; à pleine voix nous avons chanté la " Marseillaise ", moment émouvant pour tous. Quelques larmes perlaient sur les joues de quelques-uns d'entre nous, mais surtout, dites bien que c'était à cause du vent froid qui soufflait des cimes enneigées.

Nous avons dégringolé la pente espagnole jusqu'à la nuit où nous avons pu nous abriter dans une petite cabane de berger près d'un lac gelé avec, comme nourriture, pour certains, la dernière partie du casse-croûte et pour les autres, " tintin "

Le lendemain matin après une nuit glaciale, nous reprenions notre descente en espérant trouver rapidement des habitations pour l'achat éventuel de quelques vivres contre nos francs Pétain. Après quelques heures de marche, un garde frontière tout dépenaillé, armé d'un vieux fusil, nous ordonna par geste de nous arrêter, tandis qu'un collègue partait chercher du renfort, qui ne tarda pas à arriver. Une fouille en règle s'ensuivit, quelques montres, chevalières, couteaux s'envolèrent comme par miracle. Nous reprîmes notre marche vers le village de quelques dizaines d'habitants qui nous reçurent sans joie. On nous donna un morceau de pain et un oignon.

Pour nous tenir tranquilles, le chef du village, avec l'aide d'un interprète, nous rassura sur notre séjour qui serait bref et nous fûmes répartis dans chaque foyer par groupes de deux ou trois. Malgré un

repas très léger, bouillon de fèves, préparé par les gens du cru, nous étions heureux car nous pouvions dormir au chaud.

Ainsi commençait notre bref séjour de 6 mois qui allait se poursuivre de prison en prison à Sort puis à Lérida, déjà pleines de milliers de réfugiés, Français, Belges, aviateurs abattus par la DCA et qui avaient réussi à franchir la frontière, ponctué matin, midi et soir de “ *Arriba Franco !* ” et “ *Viva España !* ” répétés trois fois à pleine voix, suivis de l’hymne franquiste.

Après 6 mois de détention, avec une nourriture très légère de survie, le 3 mai 1943 notre libération fut prononcée sous l’égide de la Croix Rouge internationale avec évacuation sanitaire par train vers le Portugal. A Lisbonne, nous étions embarqués sur un bateau français des ex Messageries maritimes. Accompagnés d’un aviso battant pavillon français et après une escale à Gibraltar, nous débarquions à Casablanca.

Préparation de la 9^e D.I.C. en vue des futurs débarquements : après la conférence de Casablanca entre Giraud, de Gaulle, Roosevelt et Churchill, la 9^e DIC (division d’infanterie coloniale) fut équipée, habillée, dotée de matériels “ *made in USA* ”, et suivirent des exercices d’embarquement et de débarquement dans les environs d’Arzew près d’Oran.

Le 12 avril 1944, nous embarquions pour libérer la Corse. A notre arrivée dans le golfe d’Ajaccio, une heureuse surprise, la zone était libérée par les maquisards corses. On nous parqua rapidement dans des bivouacs sous les taillis du maquis à cause du survol possible de l’aviation ennemie. Nous continuions notre entraînement, embarquement, débarquement avec quelques LCI et LCT de la marine française.

Le 10 juin 1944, nous quittâmes nos bivouacs pour regroupement dans les “ *Aréas* ” près du cimetière éventré par un bombardement de Bastia.

Le 15 juin 1944, nous montions sur les bateaux de débarquement hérissés d’armes de toutes sortes. Chaque LCT suivi par les barges de débarquement LCI, puis direction le sud. En pleine mer, l’Armada (la division entière avait été chargée) fit demi-tour et au petit matin l’ordre fut donné de quitter les LCT pour embarquer sans paquetage, seulement nos armes et grenades sur les LCI qui nous suivaient accrochés depuis Bastia. Nous descendions des LCT à l’aide des échelles de corde attachées à leurs flancs. Chaque LCI chargeait une section de 3 groupes, c’est-à-dire un groupe de chaque côté et un au milieu, tous accroupis, protégés par les flancs du transporteur.

Tout était noir, pas un bruit, le jour commençait à pointer à l’horizon quand d’un seul coup un bruit infernal de canons de tous calibres et les “ *tac tac* ” des mitrailleuses lourdes ont résonné en un vacarme assourdissant. Une fumée épaisse obscurcissait la côte qu’on sentait proche. Notre barge de débarquement LCI se détachait du LCT et s’ébranlait, se mettant à la queue leu leu avec d’autres qu’on apercevait vaguement grâce à leur catadioptré minuscule et nous nous dirigeâmes vers on ne savait quoi. On ne voyait rien, un épais brouillard émis par des fumigènes était poussé par une brise légère vers la côte. Quelques déchirures du brouillard nous permirent de voir apparaître deux LCT se repliant, en flammes, vers le large, percés d’énormes cratères, avec des corps d’hommes accrochés à leur cordage, par une jambe, la tête en bas comme des cochons à l’abattoir. Tel fut notre baptême du feu. Brusquement le fond de notre LCI gratta le sable de la plage. La porte avant, genre pont-levis de nos châteaux forts, s’abattit et nous découvrîmes une berge étroite bordée de récifs. Les LCI accostèrent presque l’un contre l’autre, le lieu du débarquement ne permettant pas de s’égailler à l’aise. “ *Débarquez, débarquez, éparpillez-vous, mettez-vous à l’abri des talus, montez en direction de la crête, en avant, en avant...* ” Sur nos têtes un véritable feu d’artifice, des balles traçantes de toutes les couleurs, des éclatements et toujours cette fumée âcre, aveuglante, on ne voyait pas à 10 pas. On entendait des jurons contre une souche, une pierre qui entravait les pieds de quelqu’un pour la grimpe. D’un seul coup, un puis deux, puis trois obus de mortier tombèrent dans cette anse minuscule. Des cris, des pleurs, des “ *En avant, en avant, vers la crête* ” du commandant Gilles dont je reconnaissais la voix tonitruante. Les Allemands, les Italiens nous avaient repérés et faisaient feu de tous leurs moyens.

Il faut dire que le débarquement principal sur la plage de Marina di Campo n’avait pas réussi et les 5^e et 7^e compagnies étaient clouées au sol par les armes automatiques et les obus des défenseurs.

Les mines qui explosaient à chaque pas ne permettaient pas une progression rapide. Notre bataillon perdit deux compagnies en quelques minutes, d'où le débordement tenté par notre unité, la 6^e compagnie et la compagnie de commandement et d'engins, en empruntant une voie difficile du point de vue du relief, située sur le flanc droit du dispositif et négligée par la défense adverse qui la trouvait inabordable. Enfin nous arrivâmes sur la crête de la falaise haute de 200 à 300 mètres et d'où la vue portait loin derrière nos lignes. Dès cet instant, nos commandos d'attaque spécialisés eurent vite fait, en les prenant à revers, de mettre fin à l'action défensive de nos ennemis.

Le soleil brillait haut dans le ciel. Cette attaque qui se poursuivait, mais d'une manière plus calme, avait coûté en tués et blessés la moitié de notre bataillon de plus de 1 000 hommes. Nous devions, nous les gradés, calmer nos Sénégalais qui, les yeux hagards, réclamaient vengeance pour la perte d'un des leurs. C'est pourquoi, trois jours après ce débarquement, nous étions relevés par les unités des 4^e et 6^e RTS (régiments de tirailleurs sénégalais). Nous étions rapatriés vers Bastia où la foule nombreuse nous attendait pour nous faire un accueil délirant.

Une nouvelle fois on s'installa dans un bivouac caché sous les châtaigniers à Muracciole près du col de Vizzavona. La haine et la vengeance s'estompaient peu à peu et on put songer à nouveau au débarquement à venir, celui de Provence.

Débarquement en Provence

En vue de cette opération nous avons dû quitter le bivouac du col de Vizzavona et reprendre celui d'Ajaccio que nous avons laissé quelque temps plus tôt. Après avoir reformé nos effectifs, même opération que pour Bastia. La veille du 25 août, nous embarquons sur les LCT dotés de deux passerelles de chaque côté de la proue. Cette fois-ci, nous étions en réserve, 2^e échelon. Nous prîmes la mer en direction du Nord. Arrivés à hauteur de Fréjus, nos LCT abordèrent la plage et lancèrent les passerelles. Il faut préciser que les autres unités de la 9^e DIC, c'est-à-dire le 4^e RTS, le 6^e RTS et le RICM, placées en 1^{ère} ligne et débarquées depuis le 15 août 1944, avaient assuré la sécurité des lieux. En ordre, la troupe débarqua et prit pied sur la terre. Certains se jetèrent sur le sol en l'embrassant, comme moi-même d'ailleurs, n'étions-nous pas sur la terre de "*Notre Mère Patrie*" ? Emotion partagée par tous aussi bien combattants d'AOF (Afrique Occidentale Française) que "*Blancs*" venus de France et que les recrutés d'AFN.

Les troupes allemandes, harcelées par les maquis, s'étaient en gros repliées vers le Nord, d'autant plus que les troupes US, britanniques et françaises de la 2^e DB venant de Normandie, venaient de libérer Paris et se dirigeaient vers l'est les menaçant d'encercllement. Quelques poches de résistance subsistaient du côté de Toulon et de Marseille. Leur reddition rapide et brève fut l'œuvre des autres unités de la 9^e DIC et surtout du RICM et d'unités US en appui. Tel fut mon débarquement en Provence, incorporé au 2^e bataillon du 13^e RTS, placé en réserve à cause de notre action à l'île d'Elbe.

Une anecdote amusante après coup : mon groupe de Sénégalais et moi-même attendions, suivant les instructions, dans un petit bois, à l'ombre. Il faisait chaud et nos gourdes d'eau étaient vides. Nous avions soif. Une villa à proximité semblait abandonnée et les portes ouvertes nous invitaient à remplir nos bidons. Avec un de mes gars, chargés de ceux de nos camarades, nous sommes entrés à la recherche d'un robinet. Nous étions dans la cuisine, occupés au remplissage, lorsque le maître des lieux sortit brusquement d'une porte dérobée et nous apostropha vertement. A nos arguments, il nous désigna un robinet au fond du jardin en nous accusant de salir son parquet et sa cuisine. Comme quoi notre débarquement ne semblait pas être apprécié par certains. Je n'avais que 19 ans, nous avons obtempéré et je me suis mis à penser que l'avenir allait nous réserver de drôles de surprises. Nous, qui avons souffert dans notre chair et dans notre cœur, nous faire assaisonner de la sorte pour quelques litres d'eau m'est resté au travers de la gorge et me laisse encore aujourd'hui un souvenir amer.

Pendant que les bateaux se vidaient de leur cargaison à la force de nos bras, un homme avec un fusil de chasse en bandoulière, se disant du Maquis, arpentait le long de la corniche, quémendant aux uns et aux autres des cigarettes ou des plaques de chocolat made in US... C'était sa guerre ! Voilà mon débarquement en Provence, sans gloire excessive.

Une fois notre matériel stocké sur la plage et nos véhicules de transport débarqués, notre unité prit la route pour agrandir la tête de pont et, d'étape en étape, en quelques jours, nous nous trouvâmes dans le Jura à Blamont près de la frontière suisse. Octobre venait annoncer l'hiver proche.

Sur ordre de notre état-major, nos unités composées essentiellement de tirailleurs venant de toute l'AOF (Sénégal, Guinée, Soudan, Haute-Volta, Niger) furent "*blanchies*". Des renforts de recrues françaises que nous devions, nous les "*Blancs*", encadrer, vinrent remplacer nos braves tirailleurs et tout cela au nez et à la barbe des troupes allemandes. C'est comme cela que le 13^e RTS se changea en 23^e RIC. Après quelques jours de formation, la libération de l'Alsace était lancée.

Mais dans tout cela, qu'était devenu le petit groupe de "*cadets*" de Trein d'Ustou ? A notre arrivée en AFN, nous reçûmes chacun une affectation différente dans les unités d'AFN (tirailleurs, tabors, marine, aviation) Certains donnèrent leur vie, d'autres leur sang, tous servirent la France, notre "*Mère Patrie*" avec courage et honneur. Notre serment, fait à la frontière espagnole, était tenu.

Guy Colonge (Bi-Au 38-42)